



Sergiu Celibidache: The Berlin recordings

aud 21.423

EAN: 4022143214232



Diapason (Rémy Louis - 2014.03.01)

Aux sources du mythe



Berlin fut décisif pour le jeune Sergiu Celibidache (1912-1996). Moins en terme de carrière (il nourrira toujours une amertume, Karajan lui ayant été préféré pour succéder à Furtwängler) que de maturation: il s'y abreuvait de philosophie, découvrait le bouddhisme zen, se passionnait pour Josquin, affirmait son métier et son style sans modèle à la tête des Philharmoniker.

Le coffret exhumant les «Complete RIAS Recordings, Berlin 1948-1957» (cf. n° 597) de Celibidache était une sacrée surprise. Mais qui aurait imaginé alors que le même éditeur préparait un ensemble encore plus vaste (treize CD et non plus trois) afin d'offrir le tableau le plus complet à ce jour des années berlinoises du génial chef roumain? Quoique certains bruits parasites (dont ceux dus au chef ...) puissent parfois induire en erreur, les captations en studio y sont bien plus nombreuses que les concerts.

En dépit de rares impasses (la Symphonie n° 7 de Chostakovitch), cette anthologie très riche alterne témoignages bien connus – l'«Italienne» de Mendelssohn, La Mer de Debussy, la Symphonie «Classique» de Prokofiev, le Concerto pour colorature de Glière... – et raretés ou inédits (Cui, Chavez, Piston, les lieder orchestrés par Wolf lui-même, où rayonne le timbre envoûtant de Margarete Klose). Historiques, ces archives le sont aussi en ce qu'elles éclairent le contexte politique du Berlin d'après «l'heure zéro». Les compositeurs des quatre puissances occupantes y sont en effet représentés, exposant en filigrane la leçon la plus générale de cet ensemble: l'instinct stylistique saisissant d'un jeune chef. Son imagination expressive brûle d'un enthousiasme incoercible (carnassier?), sans doute partiellement induit par le dénuement d'alors.

Mais l'écoute dégage d'autres lignes de forces: son aisance dans le répertoire russo-soviétique, du romantisme tchaïkovskien rimskien au néoclassicisme calculé du Stravinsky de Jeu de carte; son sens tragique, qui unit fraternellement la Sinfonia da requiem de Britten et le formidable Prélude de son maître Heinz Tiessen; sa perception si éloquente des atmosphères (Rudi Stephan, Busoni, Raphael, Chavez...); sa pertinence inattendue dans les «grands espaces» symphoniques d'outre-Atlantique (Piston, Diamond, Copland). On ne peut s'empêcher de chercher ici ce qui annonce le Celibidache ultérieur. A considérer le seul tempo, certains mouvements évoquent la retenue hypnotique à venir: les Haydn, étrangement (excepté les finales), le Larghetto de la Symphonie «Classique», la Leonora III, qui doit aux mânes de Furtwängler, encore très présent dans les veines de J'orchestre –

comme Till ou la 4e de Brahms. La dernière section somnambulique du Roméo et Juliette de Tchaïkovski, l'extatisme enveloppant et la croissance sonore inépuisable de La Mer (...qu'importe les écarts instrumentaux) présagent mieux encore le futur Celibidache.

Les solistes disent enfin ce qu'était redevenue la vie musicale berlinoise: Koczalski (ah, le Larghetto du Fa mineur de Chopin), Klose ou Erna Berger (qui ne fait qu'une bouchée, délicieuse, de Glière), les violoncellists Tibor de Machula (un Dvorak éloquent mais d'une justesse variable) et Hans Bottermund (une révélation: quel son, quel artiste !).

Un conseil: écoutez La Belle Mélusine de Mendelssohn. Aucune image sonore ne paraîtra ici plus proche du Furtwängler «de guerre» que celle-là... alors qu'il s'agit de l'Orchestre de la Radio! Comme quoi les captations et leur état de conservation influent sur la perception des interprétations. Edition et notice (en anglais et en allemand) impeccables: un incontournable pour qui veut revenir aux prémices – fondateurs – de Celibidache.